

opinions • correspondance • opinions • cor

Cette rubrique est une tribune libre. Les textes qui y sont publiés expriment des points de vue personnels. Ils ne reflètent pas nécessairement la position de B. I. et n'engagent que leurs auteurs.

→ l'écrivain dont l'influence a atteint des proportions grotesques au cours des dernières années (il a amené le président Sarkozy à faire la guerre à la Libye), a commencé sa carrière d'intellectuel en affirmant que le "fascisme" était la véritable "idéologie française". Culpabilité, culpabilité, culpabilité. En faisant d'Auschwitz l'événement le plus significatif de l'histoire récente, écrivains et conférenciers justifient par défaut le pouvoir croissant de l'Union européenne comme remplacement nécessaire des intrinsèquement "mauvaises" nations. Jamais plus Auschwitz ! Dissoudre les Etats-nations dans une bureaucratie technique, affranchie de l'influence émotionnelle de citoyens pouvant voter de façon incorrecte. Vous vous sentez Français ? Ou Allemand ? Vous devriez vous sentir coupable – à cause d'Auschwitz.

Les Européens éprouvent de moins en moins d'enthousiasme pour l'UE au fur et à mesure qu'elle ruine leurs économies et les prive de tout pouvoir démocratique sur leur société. Les députés peuvent voter pour le mariage gay, mais pas pour la moindre réforme keynésienne, encore moins pour le socialisme. Mais la culpabilité pour le passé est censée garantir leur loyauté au rêve européen.

Les fans de Dieudonné, à en juger par les photos, paraissent être surtout des jeunes hommes, moins de jeunes femmes, la plupart entre vingt et trente ans d'âge. Ils sont nés deux générations après la fin de la Seconde guerre mondiale. Ils ont passé leurs vies à entendre parler de la Shoah. Plus de 300 écoles parisiennes arborent une plaque rappelant le destin tragique d'enfants juifs déportés dans les camps de concentration nazis. Quel peut être l'effet de tout cela ? Pour beaucoup qui sont nés longtemps après ces terribles événements, il semble qu'ils doivent tous se sentir coupables – sinon pour ce qu'ils n'ont pas fait, du moins pour ce qu'ils pourraient faire s'ils en avaient l'occasion.

Quand Dieudonné transforme Chaud Cacao, une vieille chanson "tropicale" semi-raciste, en Shoah Ananas, l'air est repris en masse par ses fans. Je me permets de penser qu'ils ne se moquent pas de la vraie Shoah, mais plutôt des constants rappels d'événements destinés à les faire se sentir coupables, insignifiants et impuissants. Une grande partie de cette génération en a assez d'entendre parler de la période 1933-1945, alors que leur propre avenir est incertain.

Personne ne sait quand s'arrêter

Récemment, un célèbre joueur de football d'origine afro-belge, Nicolas Anelka, qui joue en Grande-Bretagne, a fait le salut de la quenelle après avoir marqué un but, par solidarité avec son ami Dieudonné M'Bala M'Bala. Avec ce geste simple et fondamentalement insignifiant, le vacarme a atteint de nouveaux sommets. Au parlement français, Meyer Habib représente les "Français d'outremer" – quelques 4.000 Israéliens d'origine française. Le lendemain, il a posté sur son twitter : "La quenelle d'Anelka est intolérable. Je vais introduire une proposition de loi punissant ce nouveau salut nazi pratiqué par les antisémites".

La France a adopté des lois "punissant l'antisémitisme". Le résultat est à l'opposé. Ce genre de mesures ne fait que confirmer la vieille notion que "les juifs dirigent le pays" et contribue à la croissance de l'antisémitisme. Quand un jeune Français observe une tentative franco-israélienne de mettre un simple geste hors la loi, quand la communauté juive cherche à interdire son humoriste favori, l'anti-sémitisme ne peut que croître encore plus rapidement.

Dans cette escalade, le rapport de forces est très inégal. Un humoriste n'a que ses mots comme armes, et des partisans qui peuvent se disperser quand les affaires se corsent. De l'autre côté, il y a l'idéologie dominante et le pouvoir de l'Etat.

Dans cet affrontement, la paix civile dépend de la sagesse de se restreindre manifestée par les plus puissants. Si cette mesure leur fait défaut, la partie risque de se transformer en un jeu sans gagnants.

Diana JOHNSTONE.

BLOC-NOTES

Livres

L'enjeu énergétique dans les Balkans : stratégie russe et sécurité européenne

par Marina Glamotchak

Editions Technip

Il est toujours difficile de rendre compte d'un ouvrage plutôt technique qui ne vise pas tant à défendre une idéologie qu'à présenter et analyser une situation concrète, surtout quand cet ouvrage est dense, sans redondances, et ramasse en peu de pages des données importantes. C'est le cas ici, puisque si l'on écarte la préface, le glossaire, l'index et les cartes mises en

annexe, le livre ne fait guère que 150 pages, à peine l'épaisseur d'une revue scientifique. Il est conçu comme un manuel, avec des articulations très claires, des sous-titres et des tableaux qui évitent tout verbiage et le sous-titre correspond totalement au contenu. Il s'agit pour elle d'étudier comment la Russie conçoit sa diplomatie énergétique. Productrice et exportatrice de pétrole et de gaz, il lui faut "sécuriser les voies d'exportation des hydrocarbures", ce qui signifie la construction et le contrôle des gazoducs mais aussi "accroître les capacités d'action et d'influence sur les pays consommateurs" et, bien entendu, conquérir de nouveaux marchés, en particulier vers l'Extrême-Orient, et prendre des participations dans les sociétés de distribution d'énergie des

pays européens. Ayant défini ces quatre orientations, Marina Glamotchak les développe dans les chapitres suivants. Une grande partie de sa documentation concerne *Gazprom* qui, s'il ne jouit pas du monopole d'extraction et de transport des hydrocarbures russes, domine très largement le domaine. Sa politique d'achats à l'étranger est impressionnante. Outre les parts dans les compagnies européennes, on le voit reprendre ou développer des sites de stockage de gaz, des raffineries et même entreprendre la construction d'au moins une centrale nucléaire en Bulgarie. En un sens, le titre du livre est trompeur car Marina Glamotchak ne se limite pas aux Balkans dans l'analyse de la stratégie énergétique russe, elle envisage tout l'étranger proche

de la Russie, du Caucase à l'Europe et de l'Asie centrale à la Chine avant de préciser la place de la Serbie dans cet ensemble. On s'aperçoit alors que non seulement les pays d'Europe centrale, l'ancien glaciais de l'URSS, sont évidemment concernés mais encore toute la Méditerranée européenne, France comprise. Ce que l'Union Européenne n'accepte pas si aisément, soucieuse de ne pas rester en position de dépendance. Une fois ce cadre posé, qui n'est esquissé ici qu'à grands traits alors que Marina Glamotchak le détaille et l'étaye de données concrètes, elle se concentre sur la Serbie. La stratégie russe à son égard n'est compréhensible qu'à partir de la situation plus générale, comme le savent tous ceux qui ont touché peu ou prou à la géopolitique.

Ce troisième chapitre s'intitule avec quelque malice "L'âme slave à l'épreuve de l'énergie". Il s'ouvre sur un constat : potentiellement indépendante sur le plan énergétique grâce au charbon et à l'hydroélectricité, la Serbie sinistrée après les bombardements de l'OTAN doit importer 25 % de son électricité. Une aide relative octroyée par les instances internationales lui permet de nouveaux et nécessaires investissements et la libéralisation de ce secteur en fait un morceau de choix pour les compagnies tant européennes que russes.

Les principaux accords entre la Russie et la Serbie portent sur le gazoduc *South Stream* et l'on apprend ainsi que *Gazprom* a racheté 51 % du capital de NIS, la principale société serbe de distribution de gaz et de pétrole. On voit dans les pages suivantes le détail des accords russo-serbes qui viennent équilibrer le voisinage de l'UE.

Mais, nous apprend Marina Glamotchak, la préférence donnée aux négociations directes sur les appels d'offre a favorisé dans le monde politique la montée de la corruption et des réseaux d'influence et cela bien que le gouvernement serbe continue de regarder vers l'Union Européenne en espérant l'intégrer. Ainsi ce sont les effets réciproques de la géopolitique globale et des fluctuations politiques locales qu'elle explore avec une rare clarté.

De la Serbie, l'auteur passe à la Croatie qui désormais, sûre d'entrer dans l'UE, regarde les capitaux russes avec beaucoup plus de bienveillance qu'autrefois.

Là encore, elle commence par un état des lieux avant de détailler les accords et les projets en discussion avec la Russie et leurs conséquences sur les pays limitrophes. Le cinquième chapitre porte sur la Bosnie-Herzégovine, selon le même schéma, avec une mention particulière pour la Republika Srpska, puis un sixième se consacre au Monténégro où les investissements russes, outre l'énergie, s'intéressent à la sidérurgie ainsi qu'à la téléphonie mobile.

Une rapide conclusion reprend l'ensemble des données. Tout en notant que les acquisitions russes tracent la frontière de sa zone d'influence qui s'arrête à celles de la Republika Srpska et du Monténégro, laissant Croatie

et Bosnie-Herzégovine en dehors, et que les travaux de *South Stream* interviennent à un moment qu'elle juge difficile pour *Gazprom*, elle pointe du doigt la question décisive, celle du gaz de schiste, tant il est évident que l'exploitation de cette ressource qui diminuerait la dépendance énergétique de l'UE pourrait remettre en cause l'essentiel de la stratégie russe en Europe et surtout dans les Balkans.

Une lecture essentielle donc pour comprendre les enjeux géopolitiques en cours, avec un petit bémol toutefois, mais Marina Glamotchak ne pouvait sans doute pas échapper à ce qui semble une loi du genre. Son étude parue en 2013 s'appuie sur les données disponibles en décembre 2012. Or le monde évolue très vite aujourd'hui. Je ne saurais trop conseiller au lecteur, après avoir pris connaissance de ce livre, d'aller chercher sur Internet comment ont évolué les accords et les investissements qu'elle décrit.

Geneviève BEDUNEAU.

Le martyr du Kosovo

par Nikola Mirkovic

Editions Jean Picollet

Près de quinze ans après l'intense campagne de désinformation et de manipulation médiatique qui a précédé et accompagné l'intervention militaire de l'OTAN contre la Serbie (78 jours de bombardements au printemps 1999), le thème du Kosovo semble être tombé en désuétude. La publication de ce livre vient donc à point nommé. Dans ce livre documenté, argumenté et agréable à lire (deux cartes précisent les enjeux géostratégiques), Nikola Mirkovic rafraîchit nos mémoires défaillantes et pousse un cri d'alarme.

S'appuyant sur des références historiques puisées aux meilleures sources (les citations des ouvrages de Komnen Becirovic y côtoient celles tirées de nombreux auteurs, notamment serbes, français et anglo-saxons), l'auteur rappelle que "l'histoire du Kosovo et de la Métochie est la colonne vertébrale de l'histoire du peuple serbe" et souligne "qu'à aucun moment de l'histoire, cette terre qu'on appelle aujourd'hui Kosovo n'a vécu de manière indépendante sous ce

nom ni sous un autre et qu'elle n'a jamais eu de nom albanais ni appartenu à l'Albanie".

Dans une brillante synthèse historique d'une cinquantaine de pages, l'auteur montre comment les Albanais, qui ne représentaient que 2 % de la population du Kosovo-Métochie au XV^e siècle (recensement turc) ont réussi à représenter plus de 90 % de la population actuelle, avec le soutien puissant des forces d'occupation successives, des Ottomans jusqu'aux divers envahisseurs du XX^e siècle.

Après avoir mis l'accent sur "la radicalisation de la fin du XX^e siècle" et rappelé que Robert Gelbard, envoyé spécial de Bill Clinton dans les Balkans, avait déclaré que "l'UCK est, sans aucun doute, un groupe terroriste", l'auteur note que "étrangement, malgré de nombreuses attaques et persécutions constatées par les services de renseignement des puissances occidentales, progressivement les Allemands, les Américains, les Britanniques puis les Français ne considéreront plus officiellement l'UCK comme un groupe terroriste" et apporte des informations inédites à ce sujet.

Dans un chapitre consacré à "La manipulation de l'opinion mondiale et le terrorisme d'Etat", Mirkovic met clairement en lumière le montage médiatique mis en place lors de l'affaire de Racak de janvier 1999 et décrit les pressions auxquelles les experts ont été soumis pour conforter la thèse officielle et dont les aveux n'ont été, hélas, connus que plus tard. Après avoir rappelé en quoi l'intervention militaire de l'OTAN (la seule déclenchée depuis sa création en 1949) contrevenait aux lois et conventions internationales, l'auteur décrit l'impressionnante armada d'outils de propagande, souvent fort sophistiqués, destinés à justifier l'intensité ininterrompue des bombardements sur la Serbie.

Levant le voile sur une réalité très peu connue en Occident, Mirkovic analyse dans son livre l'évolution au Kosovo depuis l'arrivée des forces internationales en juin 1999. Il met ainsi en exergue "une renaissance musulmane", notant au passage que "les Albanais du Kosovo continuent à se chercher activement des racines comme pour justifier l'existence d'un 'Etat' du Kosovo." On observe par ailleurs

que "depuis l'arrivée de l'OTAN, 450 mosquées ont été construites et plus de 150 églises orthodoxes multiséculaires ont été détruites". En fait, note l'auteur, "l'objectif des Albanais et de leurs alliés est d'effacer toute référence et toute mémoire de la présence des Serbes sur ce territoire afin de le garder entièrement pour eux et de réécrire son histoire".

Cet ouvrage analyse ensuite "L'intérêt réel des Américains", qui se situe à trois niveaux : *économique* (le sous-sol du Kosovo regorge de plomb, de zinc, de nickel, d'argent, d'or, de cuivre et surtout de lignite et de bauxite) ; *militaire* (le camp Bondsteel s'étend sur 3,6 km², peut héberger jusqu'à 7.000 personnes, abrite une cinquantaine de pistes d'atterrissage d'hélicoptères et constitue un poste de surveillance exceptionnel) ; *politique* enfin (la Turquie, vieil allié des USA, rêve de retrouver sa place de leader dans tout ce qui fut son Empire).

Dans un chapitre intitulé "La vérité rend libre", Mirkovic analyse de façon détaillée les divers agissements illicites de l'UCK, notamment dans les trafics d'organes dénoncés dans un rapport au Conseil de l'Europe ; il y souligne aussi une certaine nervosité des officiels américains et "leur envie pressante d'en finir avec les Serbes du Kosovo" (cf. Wikileaks).

Cependant, le grand mérite de ce livre est de ne pas verser dans la lamentation. A la fin du volume, l'auteur passe en revue diverses hypothèses possibles pour régler le problème actuel (l'application du droit sur la base de la résolution 1244 de l'ONU, le partage des terres, le transfert des populations etc.), sans jamais se départir d'une préoccupation constante, qui est de conserver l'identité de ce territoire qui "synthétise la raison d'être des Serbes et incarne le souffle qui a aidé les Serbes à traverser les siècles malgré les occupations, les persécutions et les attaques des grands empires qui convoitaient leurs terres".

Ajoutons enfin que cet ouvrage se lit d'autant plus agréablement qu'il a été écrit dans un style alerte et percutant, qui nous change des ennuyeuses analyses géostratégiques de politologues pontifiants et toujours auto-satisfaits.

Lioubomir MIHAJLOVITCH.